



**HAL**  
open science

**Boris Petric, On a mangé nos moutons. Le Kirghizstan  
du berger au businessman, Paris, Belin / Éditions de la  
MSH, 2013, (Anthropolis)**

Ronan Hervouet

► **To cite this version:**

Ronan Hervouet. Boris Petric, On a mangé nos moutons. Le Kirghizstan du berger au businessman, Paris, Belin / Éditions de la MSH, 2013, (Anthropolis). *Revue Française de Science Politique*, 2013, 63 (6), pp.1228-1229. 10.3917/rfsp.636.1212 . halshs-00935804

**HAL Id: halshs-00935804**

**<https://shs.hal.science/halshs-00935804>**

Submitted on 27 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Petric Boris, *On a mangé nos moutons. Le Kirghizstan, du berger au businessman*, Paris, Belin/Éditions de la MSH, 2013 (Anthropolis). 208 p., compte rendu publié pour la *Revue française de science politique*, vol. 63, n°6, 2013.

Boris Petric analyse les changements qui ont affecté le Kirghizstan depuis l'effondrement de l'URSS. Son but n'est pas simplement de nous livrer une monographie d'un « monde périphérique » destinée à un public de spécialistes de l'aire post-soviétique, mais de nous inviter, à partir du cas kirghize, à réfléchir aux transformations du « global politique » (Marc Abélès). Pour étudier ces évolutions, l'auteur est allé sur le terrain et a patiemment, sur une dizaine d'années, récolté des témoignages d'acteurs sociaux variés (bergers, mollahs, *biznesmen*, élus, membres d'ONG, migrants...), dans les différents lieux où se manifestent avec force les logiques sociales à l'œuvre dans ce monde postsoviétique – il a rassemblé des matériaux de recherche dans des villages, dans la capitale Bichkek, mais aussi à Moscou ou encore New York. En parcourant son « terrain polymorphe », B. Petric observe plusieurs mondes qu'il met en relation tout au long de son ouvrage : le village, l'émigration, le bazar, les ONG, les élections et l'État. La force du propos repose justement sur cette capacité à relier la singularité d'histoires localisées avec des événements majeurs comme la révolution des tulipes.

Quel est son point de départ ? À l'époque soviétique, l'économie du Kirghizstan était spécialisée dans l'élevage de moutons mérinos destinés à produire de la laine pour l'économie textile de l'ensemble de la fédération. En outre, elle était largement subventionnée par Moscou. Ce développement économique s'est certes accompagné de problèmes écologiques mais aussi du développement d'infrastructures routières, d'usines et d'écoles. Aussi, nous rappelle B. Petric, l'indépendance au Kirghizstan n'a pas été vécue comme une victoire contre la Russie. Après 1991, le pays est ensuite devenu un véritable laboratoire pour expérimenter la démocratisation du régime politique et la libéralisation de l'économie. D'emblée, l'expérience politique et économique précédente a été disqualifiée. Le cheptel est passé de 12 millions de têtes à la fin des années 1980 à 2 ou 3 millions en 2008. Les réformes ont entraîné le déclin de l'État. Aussi, Tourdakoum Ousoubaliev, ancien Premier secrétaire de la République socialiste soviétique kirghize, âgé de 92 ans, confie à l'anthropologue : « Où sont passées nos usines ? Où sont passées nos moutons ? ». Le Kirghizstan ne disposant d'aucune autre ressource particulière – ni gaz, ni pétrole, ni coton – autour de laquelle orienter sa production, il est devenu de plus en plus dépendant des logiques extérieures. Dans le premier chapitre de l'ouvrage, l'auteur analyse ces transformations à l'échelle d'un village, Togolok Moldo. À l'institution du kolkhoze, qui organisait les relations économiques et sociales dans le village, a succédé un monde hétérogène qui cherche à se « brancher » sur des logiques transnationales pour capter des flux liés à la globalisation. Certains *biznesmen* ont réussi grâce à des échanges commerciaux et des « trafics » avec l'étranger, notamment la Chine et la Russie ; le président de l'ONG locale qui gère la distribution d'eau sollicite la Banque mondiale pour s'assurer de l'entretien de son réseau d'irrigation ; le mollah est à la recherche de fonds saoudiens pour entretenir la mosquée construite en 1993 ; le berger se met en scène dans une yourte récente pour attirer les touristes étrangers à la recherche d'un monde authentique ; certains émigrent pour travailler à Moscou. B. Petric montre ainsi que, loin d'être un univers clos et isolé, le village kirghize est relié aux grandes logiques de la mondialisation et porté par de nouveaux acteurs.

Dans les chapitres suivants, il tire les fils dévoilés dans ce premier chapitre. Dans le chapitre 4, il décrit les circuits et les conditions de vie des émigrés kirghizes en Russie. Dans le chapitre 5, il montre comment le bazar est le « symbole d'une économie de trafic ». Dans les autres chapitres, il analyse le travail des organismes internationaux (PNUD, Banque mondiale) et des très nombreuses ONG présentes au Kirghizstan (Fondation Soros, National Democratic Institute...) – on en comptait plus de mille à la fin des années 1990. L'anthropologue critique leur vision du monde que résument les expressions « bonne gouvernance » et « société de projet ». Il souligne d'abord le fait que, du point de vue des acteurs kirghizes, l'ONG est davantage un moyen d'obtenir des fonds qu'une organisation représentant des forces sociales. Il indique ensuite comment les acteurs politiques kirghizes ont réussi à s'emparer de ce nouveau paramètre dans leurs stratégies, tout en maintenant en toile de fond des pratiques clientélistes déjà présentes à l'époque soviétique. Il montre enfin clairement, en se fondant sur des observations documentées, comment le travail des ONG a une dimension politique certaine, même si elles s'en défendent. Pour Robertson Work en effet, consultant du PNUD que B. Petric rencontre à New York, « la bonne gouvernance n'est plus un enjeu politique, mais devient seulement un problème technique ». L'auteur analyse pourtant comment les ONG ont eu un rôle très ambigu dans les processus électoraux dans les années 2000, légitimant ou délégitimant des scrutins au regard de critères plus politiques que techniques, dénonçant à un moment les irrégularités et les minimisant lors d'une autre échéance. En somme, B. Petric politise la question des ONG qui participent selon lui à « la co-production de la réalité politique du pays » tout en dépendant étroitement de l'extérieur pour leurs financements. Sans pour autant présenter le schéma simpliste d'« une nouvelle forme de domination des pays développés sur les pays sous-développés », le livre défend la thèse selon laquelle « le déploiement de ces nouvelles institutions n'est pas pour autant un indicateur d'une universalisation de la démocratie, mais davantage un signe de la généralisation d'un dispositif de pouvoir transnational inédit ».

C'est en ce sens que l'ouvrage est une invitation à repenser aujourd'hui la notion classique d'État. Finalement, B. Petric nous livre un magistral ouvrage d'anthropologie politique, servi par une écriture claire et précise, mêlant habilement la description de lieux, les portraits de personnages et l'analyse de logiques sociales reliant le local au transnational.

**Ronan Hervouet**

Université Bordeaux Segalen, Centre Émile Durkheim